La tendresse… pourquoi pas?

Conférence donnée le 13 mai 1992
à St Barthélémy d'Anjou

Nous sommes réunis ce soir pour parler de la tendresse.

A ce que j'ai cru comprendre, c'est sous cette dimension qu'il a été décidé de placer la semaine petite enfance de St Barthélémy d'Anjou.

Rassurez-vous. Je suis pas du tout là en tant que spécialiste de la chose. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y en ait ou qu'il puisse y en avoir. Je pense que sur une telle question, chacun de nous peut parfaitement revendiquer un certain degré de qualification: il lui suffirait de se mettre à l'écoûte de ses propres besoins et il en parlera à n'en point douter de manière tout-à-fait pertinente!

Je suis là seulement pour essayer de réfléchir avec vous.

Autrement dit, je compte bien établir un dialogue avec vous.

Mais comme, moi, j'ai commencé à réfléchir avant ce soir, je vais vous livrer les fruits de ma réflexion. Nous verrons ce que cela donnera.

Intermède linguistique.

Il y a comme toujours plusieurs façons de procéder. Je ne les ai pas fouillées les unes après les autres.

Je me suis livré à un petit jeu toujours instructif et édifiant.

J'ai pris la tendresse au mot. Littéralement!

Je suis allé voir ce qu'en disait le dictionnaire, les dictionnaires, d'ailleurs, parce que quand on se prête à ce petit jeu, il vaut mieux en consulter plusieurs.

Je passerai sur les définitions élémentaires que chacun peut trouver à sa guise. Tendresse= caractère de ce qui est tendre. Tendre= ce qui est facilement entamable. Je vous fais grâce de la suite.

J'insisterai plutôt sur ce que j'ai été amené peu à peu à découvrir et qui m'a beaucoup amusé.

Je me suis surtout interéssé aux sens dérivés et aux oppositions.

Le mot ***tendresse*** n'est apparu dans la langue française qu'en 1319 et il était demeuré d'usage peu courant jusqu'au 17ème siècle. On lui préférait deux mots, l'un qui a disparu de la langue, ***tendreur*** et l'autre ***tendreté*** qui est aujourd'hui tombé en désuétude et que l'on n'utilise plus que rarement et seulement à propos de la viande de boucherie. Il est intéressant de noter que le mot tendresse a pris ses véritables lettres de noblesse à partir de 1656, après la publication du roman de Mademoiselle de Scudéry, Clélia, qui y évoquera le "pays du Tendre" dont elle dressera la fameuse "Carte". Le mot aura donc pris son essor avec au premier chef une connotation indubitablement amoureuse.

Le mot ***tendreté*** , c'est d'ailleurs intéressant de le noter, est construit — comme vous pouvez le remarquer — exactement comme un autre mot qui est son strict opposé en sens, le mot ***dureté.*** Je vous signale que le mot ***duresse*** n'existe pas. Le fait m'a frappé mais je n'ai pas eu le temps de l'explorer convenablement par moi-même. J'ai cependant pris la précaution d'interroger un de mes amis linguiste. Il m'a fourni une explication qui ne m'a pas entièrement satisfait, peut-être parce que je l'avais moi-même subodorée. Il semble que le suffixe *esse* renvoie à ce qui est humain et

vivant, alors que le suffixe *eté* renvoie à ce qui est inanimé. Il est possible que la *pureté*, par exemple, ait d'abord concerné des produits naturels ou manufacturés et que la *finesse* ait concerné la taille des femmes gracieuses avant d'être dérivée vers d'autres sens. Il est vrai que *ivresse* et *ébriété* ne concernent que l'humain, mais nous nous trouvons, là, en face de dérivations héritées de la langue latine qui avait construit *ebrietas-ebrietatis* sur un entendement qui nous échappe. S'il y a quelqu'un dans la salle qui peut apporter quelque lumière sur ce point, qu'il sâche qu'il sera le bienvenu

J'ai continué mon jeu en suivant mes associations. Je suis passé de **tendresse** à **attendrissement**. Et comme j'ai été amené à retrouver la viande sur mon parcours, je me suis avisé que pour donner à la viande plus de tendreté, il arrive qu'on la traite avec un objet dur, une sorte de mini-herse, une sorte de pavé métallique farci de pointes acérées (s'il y a un boucher dans la salle, il pourra peut-être nous éclairer sur le processus et nous ne le suspecterons pas de se livrer, lui-même, plus que nécessaire à une telle pratique.). Cet objet s'appelle un ***attendrisseur*** . Moi, je trouve ça amusant qu'on traite une viande dure avec quelque chose d'encore plus dur et qu'en bout de course on finisse par la rende plus tendre. De fait, ce que fait l'attendrisseur pour la viande, c'est qu'il en désorganise la structure, qu'il en fait éclater la trop grande compacité, laquelle compacité ne peut en aucun cas évoluer spontanément puisqu'elle a été frappée de **mort**.

Mais il n'y a pas que la viande pour pouvoir être attenbdrie. Nous aussi, nous le pouvons être attendris. Et nous n'avons pas besoin d'instrument pour cela. Nous, ce qui nous attendrit, c'est ene général, justement, non pas quelque chose de dur mais plutôt tout ce qui est déjà tendre (un bébé, un feuillage printannier, une couleur, toutes ces choses dites tendres) et dont nous reconnaissons qu'il l'est, en le parant de cette

qualité sans éprouver d'ailleurs le besoin de se mettre à son contact. C'est que "nous les **vivants**" — je vous signale au passage que c'est le titre d'un superbe recueil de nouvelles d'Erskine Caldwell — nous sommes capables de sympathie, et d'empathie. Nous sommes capables de cette sorte d'élan qui nous sort de nous-mêmes, de cet élan qui nous fait bouger et qui nous porte vers l'autre. Or, ce mouvement complexe, nous y parvenons parce que nous nous laissons guider jusqu'à cette partie de nous mêmes que nous avons connue, que nous reconnaissons et dont nous gardons une incurable nostalgie.

Quoiqu'il en soit, le procédé de l'attendrissement agit de manière relativement uniforme.

L'outil restitue à la viande la propriété qu'elle n'a plus et ce qui nous attendrit nous ramène vers ce que nous avons perdu. Dans un cas comme dans l'autre, c'est une restitution, c'est un retour vers le révolu, c'est une manière de vivifier ce qui est mort et en gros, de recouvrir de la mort par de la vie.

L'envers de la médaille c'est que la viande attendrie ne le restera pas indéfiniment et que les élans que nous ressentons sont, comme toutes les émotions, nécessairement conjoncturels. Le processus d'attendrissement est donc répétitif mais fugace. Il est autrement dit, inconditionnellement soumis à la logique du temps.

Attendrissement = retrouver du perdu = mettre de la vie dans la mort = inscription fugace dans le temps.

Tout comme il existe un ou des attendrisseurs, il existe également des ***durcisseurs*** (on en utilise pour les colles, le ciment, les joints et les matières plastiques). Ces produits empêchent les composants de base de se séparer, de s'éparpiller; ils les réunissent de manière stable et durable. Ce

qui est amusant, là aussi, c'est que les durcisseurs sont des substances aussi fluides que les composés qu'ils sont censés durcir. Le prodige consiste donc à ajouter du tendre à du tendre et de parvenir à en obtenir un mélange dur, inentamable. On se ballade en plein dans la métaphore! Il est intéressant de noter que "durcir" vient du latin "durare", lequel a le sens de durcir mais aussi celui de "durer". Ce qui est logique si on pense aux propriétés des pierres, des métaux et de ce qui est dur en général.

Tout ça, c'est le côté technique de matériaux.

Le processus artificiel de durcissement des matières vivantes existe lui aussi. Il se fait par un agent extérieur mais au prix de la mort de ces matières. On sait ce que sont les plantes fossiles ou hiératisées. Il existe cependant un durcissement qui conserve la vie — je pense à la lignification des plantes et à la production de bois — est un processus inhérent à l'évolution du vivant: il s'opère sans le recours à un quelconque agent étranger et c'est la condition du maintien de la vie. Il serait plus correct d'ailleurs à son propos de parler d'endurcissement plutôt que de durcissement pour en évoquer justement le caractère progressif.

Ce qui a durci, de quelque façon que ce soit, renvoie nécessairement en tous cas à un processus d'immuabilité qui exclut la dimension du temps.

En poursuivant l'exploration sémantique, on découvre ainsi que le processus ***d'attendrissement*** est dévolu à une action totalement extérieure aux protagonistes. C'est une action de rapprochement réitéré des composants en présence. C'est une action d'ordre physique. C'est une action grossière qui ne concerne pas l'intimité des matières en présence. En revanche, le principe du ***durcissement*** est consécutif à une action unique et non répétée: une fois les substances en présence l'une de l'autre, l'action va s'accomplir et se parachever sans le secours d'aucune intervention extérieure. C'est une action de nature chimique: elle modifie profondément

les composants jusque dans leur intimité, elle les dénature, faisant en sorte qu'ils ne seront plus jamais ce qu'ils avaient été jusque là. Si vous voulez y regarder de plus près, la viande attendrie n'est jamais une viande réellement tendre, mais ça reste de la viande alors que les composants de la colle vont définitivement diparaître pour donner une colle durcie vraiment et définitivement durcie!

A la différence de l'attendrissement, le durcissement recouvre donc la vie de mort en la figeant en l'état où il la prend.

Durcissement = recouvrir la vie de mort =
figer = installer le temps définitif.

Chemin faisant, j'ai examiné une opération particulière d'endurcissement, et j'en ai tiré un bénéfice tout-à-fait inattendu et que je ne soupçonnais même pas. Disons que c'est plutôt une opération de lutte à grande échelle et particulièrement utile contre une "tendreté" (je mets le mot entre guillemets) pour le moins gênante. Il s'agit du ***tannage*** des peaux animales et du travail du cuir.

Les humains se sont intéressés depuis la préhistoire à la peau des animaux. Mais prélevées telles que, ces peaux ne sont pas utilisables parce qu'elles sont livrées au pourrissement qui parachève l'oeuvre de mort. On les a d'abord stérilisées en les salant fortement. Mais elles durcissaient et elles vieillissaient mal. On a fini par trouver un processus capable leur confèrer un côté apparenté au côté immuable du règne minéral pour leur faire affronter la dimension du temps. On s'est donc mis un jour à les tanner.

Le tannage des peaux consiste à soumettre ces peaux à l'action du tanin. C'est une action d'ordre chimique. On pourrait donc croire à une

action de durcissement, puisqu'on a vu que c'en était le principe. Mais ce n'en est pas excatement une.

Le ***tanin*** est un composé que l'on trouve dans nombre de végétaux. Il a pour propriété de coller fortement aux tissus vivants, en particulier par le moyens de pont chimiques multiples s'accrochant en particulier aux radicaux oxhydrique. C'est lui qui donne sur la langue cette sensation rapeuse quand on mord dans un coing ou dans une pomme trop verte. On a l'impression de n'avoir plus de salive, de n'avoir plus d'eau dans la bouche. On utilise les propriétés du tanin dans le traitement des diarrhées, quand on prescrit la pâte de coings, le chocolat, les myrtilles, le thé ou bien chez les adultes, le vin de Bourgogne.

Le tannin utilisé dans l'industrie des peaux est retiré de l'écorce du chêne. Nous voilà revenu au bois dont nous avons évoqué la tendreté. Nous retrouvons, une fois de plus, la mise en relation intime de deux éléments non-durs, donc tendres, qui finissent par conférer un durcissement à l'un d'entre eux. A ceci près que les deux éléments sont éloignés de par leur origine, qu'ils ne fusionnent pas en un seul ingrédient dans lequel on ne les reconnaît plus l'un de l'autre mais que tout en étant jointifs, ils demeurent indéfiniment distincts, le tanin n'étant là que pour permettre à la peau de jouer son rôle sans limitation de temps. On dit du cuir que c'est une matière vivante. C'est bien sûr une manière de parler. Mais c'est une bonne manière de parler en ce qui nous concerne parce que le tannage aura donné à une peau morte des caractéristiques de vie, on peut dire sans exagération qu'il aura vivifié ce qui était mort ou menacé de l'être tout-à-fait et définitivement.

Tannage = remettre de la vie dans la mort
= affronter le temps

L'exploration n'est pas achevée pour autant.

Le tanin utilisé dans l'industrie du cuir est couramment appelé le ***tan***.. Et on définit une ***tannée*** comme la trace de tan sur une peau. Ce n'est donc pas exactement ce que vous vous attendiez à entendre. Moi non plus d'ailleurs, je ne m'attendais pas à ce sens. Le sens populaire de ce mot que nous connaissons bien — la série de coups — n'est rentré dans la langue que très récemment, en 1905 exactement, selon le dictionnaire éthymologique de Bloch et Von Warthbourg.

Quand j'ai découvert ça, j'avoue n'avoir pas pu m'empêcher de me laisser aller aux jeux de mots qui nous en apprennent toujours tant.

Je me suis dit qu'on pouvait dire ***la tendresse***, mais aussi ***le tan dresse***, puisqu'il permet à la peau de mieux se tenir droite. Mais si le tan dresse au point de parvenir à durcir le cuir, on comprend qu'on puisse finir par trouver des individus dont on dit que ce sont des ***vieilles peaux racornies.***. On sait qu'une personne de cet accabit ne donne aucune tendresse probablement pour n'en avoir pas bénéficié elle-même. On sait aussi qu'elle ne devient ainsi qu'à force de déconvenues répétées, autrement dit, elle s'est endurcie avec … le temps. On retrouve du coup une autre assonance, un autre jeu de mots: ***le temps dresse*** … Mais il dresse quoi, le temps? On ne sait pas exactement ce qu'il dresse. L'expression ne nous le dit pas. Il dresse peut-être des bilans? Encore que dans ce cas-là, il lui faille les faire dresser, ces bilans? A moins qu'il ne contribue par son écoulement à surtout dresser les individus les uns contre les autres, faute qu'ils aient reçu assez de tendresse ou qu'ils n'aient pas appris à ne pas se jalouser celle qu'ils ont reçue?

De la linguistique à la vie de tous les jours.

Les notions que je viens d'évoquer n'auraient qu'un intérêt restreint si elles ne devaient pas être reprises dans le quotidien de la vie et en particulier dans les modalités de l'élevage des enfants.

Parce que dans le fond, c'est bien pour ça que nous nous trouvons réunis.

Toutes les fois que l'on évoque l'enfant, la tendresse montre immanquablement le bout de son nez. Et comme chacun en est saisi, on a tôt fait de l'ériger comme la dimension majeure, sinon la seule, de l'élevage et de l'éducation des enfants.

On avait la tendresse infinie et inépuisable des mères, avec sa force, sa violence, son côté irrépressible et sa connotation amoureuse. On a voulu maintenant une tendresse strictement équivalente du côté des pères. On a rejeté celle qu'ils pouvaient exprimer à leur manière, avec leurs façons de penser et de sentir. On en a profité pour jeter aux orties la différence des sexes.

On a en tous cas fait ce qu'il fallait pour parvenir à tourner la page et recommencer sur des bases que l'on pensait meilleures. On a milité comme on l'a pu, en utilisant les arguments que l'on pouvait pourvu qu'ils fussent frappants.

On a par exemple entrepris, autour du fameux paterfamilias romain, un rigoureux, superbe et efficace travail de sape et de déboulonnage. On s'est contenté de le dénoncer essentiellement au nom du droit de vie et de mort qu'il avait sur l'ensemble de sa maisonnée. On a pris ce critère isolée et on a poussé de la voix. En ne prêtant pas le moindre cas, en oubliant tout ce qui tournait autour de ce droit et tout ce que signifiait ce droit. On a passé sous silence l'immense invention que c'était pour la *res publica* , la chose publique qui se construisait au bénéfice de chacun et qui tentait de sortir la société informe qu'elle avait en charge de la barbarie d'où elle était issue. Il fallait bien à cet égard qu'il y eût des représentants locaux de ce

pouvoir auquel était remis un pouvoir équivalent dont ils étaient au demeurant comptables. Sans rentrer dans les détails, je dirais que toutes proportions gardées, cela reviendrait à critiquer aussi violemment, dans quelques siècles, le maire ou le commissaire de cette ville sous prétexte que nos sociétés, qu'on s'empressera de dire avancées et hautement placées sous le signe de la communication, n'avaient pas besoin d'être chapeautés par des autorités dont on sait qu'elles ne sont en principe là que pour jouir honteusement du pouvoir qu'elles exercent.

Bref!

On a tant et si bien fait que de concessions en démissions on en est rendu aujourd'hui à la situation que chacun sait et que je ne vais pas m'attarder à décrire par le détail: effondrement de la nuptialité, ascension vertigineuse de la divorcialité, montée régulière de la monoparentalité, etc… Je vous fais grâce de la délinquance, de la drogue et de l'insécurité.

On pourrait passer le reste de la soirée et quelques autres soirées encore à en débattre si nous n'avions pas assez de la tendresse pour nous inviter à essayer d'y voir plus clair.

A la lumière des associations que j'ai faites sur les mots, j'évoquerai l'opération chimique qui se passe entre la tendresse de la mère et celle de son enfant.

Voilà une véritable opération chimique. Avec la dénaturation qui s'en suit immanquablement pour la mère (elle était femme, elle se mue en mère) et celle qui menace à terme l'enfant. Laissée à elle même, cette opération donne un résultat tel qu'il résiste à toutes les tentatives d'aménagement voire à toutes les agressions. Mais cela donne aussi quelque chose qui défie le temps, qui est immuable et que rien ne peut en principe défaire. Je vous laisse conclure à propos du résultat que cela peut donner à long terme sur l'enfant. C'est à un aménagement de cette dangereuse dérive que l'action du père était en principe dévolue.

Après la contestation on est passé à la modélisation de cette relation. Elle a produit au passage les "nouveaux pères" sur lesquels je ne m'attarderai pas. Mais elle ne s'est pas arrêtée là. Elle a contribué et elle continue de contribuer, pour un temps que je pense encore long, au désinvestissement des pères par les mères et à la désertion des pères de leurs fonctions.

Moi, ça m'a assez alarmé pour que je me sois lancé, il y déjà 8 ans dans la publication d'un ouvrage dans lequel je réclamais — il faut être fou ou totalement inconscient! — "une place pour le père". Parce que ça fend le coeur de voir ces jeunes couples "attendrissants" arriver, rayonnants et tout nimbés de bonheur avec leur bébé et assister impuissants à leur éclatement, sur fond d'un malentendu qui les frappe comme un sort inévitable. Et ce n'est pas faute qu'ils aient été recrus de tendresse par leurs familles respectives ou qu'ils en aient violemment éprouvé l'un pour l'autre!

Ca se déroule comment, ce genre de drame?

Toujours selon le même scénario.

Pour reprendre nos points d'appuis linguistiques, je dirai que le bébé est là, attendrissant comme toujours.

Il y a d'un côté une mère qui a été longuement familiarisée à lui et qui lui est familière, un peu comme le sont les substances destinées à s'unir à d'autres pour durcir et défier le temps.

D'un autre côté, il y a un père à qui il est étranger et qui lui est étranger. Quel handicap à combler!!

Or, voilà qu'à ce père, on a dit de toutes parts de prendre exemple sur le comportement de la mère de son enfant et de taire tous les mouvements qu'il perçoit en lui. Le seul moment, par exemple, où dans le petit âge, la fonction paternelle envahit un homme, le déborde et le pousse à agir, ce moment-là, il est complètement distordu et déformé et interprété

de la manière la plus fallacieuse. Ce moment c'est celui où devant la jonction étroite de son épouse et de son bébé, le père marque quelque impatience et qu'il veut intervenir pour y mettre fin. Eh bien, qu'en dit-on de ce moment-là? On parle de JALOUSIE!!!! On parle de jalousie du père à l'endroit de son enfant. Et à partir de là, on a bien sûr tout dit. Quand on sait combien la jalousie est amoindrissante pour celui qui l'éprouve, on a compris le sort futur du malheureux père qui va lire ce genre de niaiserie jusque dans les ouvrages les plus autorisés. Vous pensez peut-être que j'exagère? (Cas de Léonardo: "je ne peux pas, j'aurai l'impression de le tromper").

De fait, dans la réalité, l'action du père prend place et doit prendre place dès ce moment-là précisément.

Ou bien il se laisse aller à céder aux fallacieuses injonctions des règles abusivement attribuées à la tendresse et c'en est fait de lui et de son enfant. On le retrouvera alors, un peu sinon beaucoup pommé, en train de nouer une relation sexuelle qui ne fera, le cas échéant qu'aggraver son cas. En tout état de cause, à moins d'un miracle, les choses ne pourront que mal se passer par la suite et la situation ne pourra que s'empirer

Ou bien il parvient à se faire entendre en ne se laissant pas réduire au silence par des discours dans lesquels la collusion est de règle: il vérifie l'heure des pendules, il les remet à l'heure et il veille à ce qu'elles le restent! Face aux protestations de sa femme, et surtout à celles de l'entourage de sa femme unanimement-attendri-par-le-sort-immédiat-du-fragile-bébé-confronté-à-l'irrascibilité-de-son-père, il tiendra sa parole sereinement, confiant dans le fait que de ce passage difficile, il ne pourra sortir que du bien pour chacun des protagonistes.

Il pourra alors entreprendre le délicat et perpétuel travail qui n'est pas sans évoquer celui du tannage. Il confèrera souplesse et solidité à son enfant, il l'endurcira sans le durcir, il l'aguerrira suffisamment pour lui

permettre d'affronter la très réelle dureté du monde. On pourra toujours faire remarquer qu'en procédant ainsi, il milite au premier chef pour lui-même. Certainement! Mais la mère aussi, dans son attitude, quoiqu'on en pense et qu'on puisse en dire, ne pense elle aussi qu'à elle-même. C'est même encore plus facile à démontrer.

C'est en tous cas de cette manière qu'il parviendra à engendrer le mouvement qui s'avérera profitable à chacun.

A y regarder de près, encore que je n'en ai pas étalé les détails, je caractériserai:

— le mode profond de la relation mère-enfant comme étant ostensiblement vivifiant tout en scellant un destin mortifère

et

— le mode profond de la relation père-enfant comme étant ostensiblement mortifère pour sceller un destin vivifiant.

Si la tendresse doit servir à quelque chose dans cet échange essentiellement habité par une opposition violente, inévitable et nécessaire, elle doit être une nacelle dans laquelle l'enfant peut trouver refuge pour aller de l'un à l'autre en restant sans cesse vivant au plein sens du terme.

On peut s'étonner de mon analyse et de la défiance que j'y développe.

On peut ne pas croire que nous soyons à ce point aveugles et travaillés à ce point et à notre insu par une oeuvre de mort. Je renverrai chacun à la lecture de Freud, et en particulier à "Malaise dans la civilisation". Il constatera que je n'invente rien et que j'actualise simplement à partir d'une place de pédiatre, ce qui s'est joué de tout temps mais qui prend aujourd'hui une allure un peu plus singulière.

Les dents qui régressent